

# BRIAN MOORE

*Naim Kattim*

**L**ES PRINCIPAUX PERSONNAGES des quatre romans de Brian Moore sont Irlandais. Que l'intrigue se déroule à Montréal, comme dans *The Luck of Ginger Coffey*, à New York, comme dans *An Answer from Limbo*, ou à Belfast, comme dans ses deux premiers ouvrages: *Judith Hearne* et *The Feast of Lupercal*, l'atmosphère demeure la même car elle ne tire pas ses caractéristiques des éléments extérieurs. Il s'agit plutôt d'une certaine vision du monde et d'un ensemble d'attitudes envers les événements, les hommes et la société ambiante. Et c'est cela qui donne à l'univers de Moore son unité et à ses romans un sens de continuité malgré les pérégrinations de ses héros.

Tous les personnages principaux de Moore ont connu la sécurité de l'enracinement. Ils sont nés dans une société ordonnée avec ses conventions, ses lois et ses traditions. Plus tard, ils supportent mal le poids de ce cadre bien délimité. Ils étouffent au sein d'un groupe qui, à force de les accabler de son esprit communautaire et quasi tribal, finit par étrangler tous leurs élans. Voilà le leitmotiv qu'on retrouve dans tous les romans de Moore.

Judith Hearne pour qui la religion est une assurance, éprouve le drame de l'enracinement défaillant, de la terre qui lui glisse sous les pieds. Si elle perd la foi, elle perd aussi cette grande chaleur du foyer nourricier, quelque despotique qu'il soit.

Si on ne croit pas, on est seul. Moi, j'étais d'Irlande, au milieu des miens, membre de mon Eglise. Maintenant je n'ai plus la foi — et sans foi, pas de prochain. Non, non, je n'ai pas renoncé. Je ne peux pas. Parce que si j'abandonne cela, je suis obligée d'abandonner tout le reste.

Dans ce premier roman on voit déjà se profiler un autre genre d'Irlandais non moins typique, James Madden, l'expatrié errant qui a voulu s'affranchir d'un pays où "tous les rêves étaient calculables", mais qui n'a trouvé dans le New York libre qu'un monde de dureté et, comble de paradoxe, d'irréalité, monde dont la seule force tient dans la puissance des rêves qu'il suscite.

Il se rappelait New York, il se rappelait qu'à dix heures et demie du matin l'énorme agglomération vibrerait déjà sous l'effort de millions d'êtres en train de faire des fortunes, des réputations, des constructions, toutes les affaires, toutes les astuces imaginables. Alors que lui, il traînait dans une ville morne et bête où les gens faisaient de l'argent comme les bonnes lavent les parquets, bêtement, seuls, à une allure de corbillard.

Il a toujours porté en lui son Irlande natale. Et au terme d'une existence faite d'une suite ininterrompue d'échecs, il est de retour au pays. Dès lors, New York redevient le domaine lointain et proche où tout est possible puisque dans le second exil, celui du retour au pays natal, la métropole accablante recouvre ses sortilèges et, perdant toute attache avec la réalité, redevient le royaume radieux de l'illusion, du possible et du rêve.

C'est le même monde fermé, la même société repliée sur elle-même, impitoyable à l'égard de tous ceux qui transgressent ses lois, qu'on retrouve dans *The Feast of Lupercal*. L'Irlande que connaît Diarmuid Devine, est ce pays "où les protestants représentent le monde hostile, ce sont eux, avec leurs noms anglais et écossais, qui tiennent les rênes du pouvoir et qui vous refusent un emploi quand vous déclinez le nom de l'école où vous avez fait vos études."

Ils ne connaissent que déboires les héros de Moore qui tentent le grand saut, traversent l'océan pour vivre au large, dans les vastes horizons du Nouveau Monde. Ginger Coffey ne tarde pas à découvrir que le Canada où il émigre n'est pas uniquement la terre de l'avenir et de la fortune mais aussi un pays dur où lui, un étranger, se rend chaque jour compte qu'il est irlandais et que les pays lointains ne sont que le vaste empire des virtualités, des contingences, des réalisations futures et possibles, du moment qu'on n'en foule pas le sol et qu'on n'en hume pas l'air glacial ou torride.

Tout le monde est tellement pressé ici, on vous pousse de tous les côtés. Les Canadiens n'ont pas de manières. Pays dru, glacial, avec ses hommes cupides, arrivistes, qui saisissent tout ce qui leur tombe entre les mains et vous repoussent. Pays plein de promesses! A d'autres.

C'est à New York que la mère de Brendan Tierney, fraîchement débarquée d'Irlande, dans *An Answer from Limbo*, se demande comment il se fait qu'à New York "seuls ces pauvres et indésirables immigrants, prisonniers de leur langue et de leurs coutumes étrangères, ont une vie avec le sens réel de la communauté."

Moore n'a pas fait de l'Irlande un vert paradis de l'enfance où l'innocence et la pureté sont des qualités communes et non des vertus inaccessibles. La distance qui le sépare des scènes familières de son adolescence n'est pas si grande pour que la nostalgie vienne embellir sa jeunesse passée et l'amener à reléguer une société écrasante au rôle d'un simple ornement et la transformer en un scintillant décor. S'il existe une réalité irrésistible dans l'œuvre de Moore c'est bien celle de cette Irlande ambivalente, située à égale distance entre la chaude sécurité et l'aveugle certitude. Tous les personnages qui tentent de s'en échapper ne tardent pas à se rendre compte qu'aussi enserrés qu'ils aient été à l'intérieur de leurs pesantes frontières, les murs protecteurs de leur société les empêchaient de se trouver en face de leur solitude. Leur petit monde abondait en maintes consolations. A force de se bercer dans l'espace restreint d'un ordre rigoureux et de conventions rigides, ils réussissaient à écarter au-delà de leur horizon la terrifiante menace de l'aliénation. Ils n'étaient pas assaillis alors par la réalité de leur dénuement et par la conscience de la fragilité de leurs moyens de défense.

Dans un moment de lucidité, le héros de *The Feast of Lupercal*, Devine, parlant d'un autre Irlandais, s'exclame avec sévérité: "Il est comme de tas d'Irlandais que je connais. Il prétend qu'il est un Celte déchaîné mais il est terrifié par ses voisins et ne ferait rien qu'ils n'approuveraient."

**B**ERCES PAR LA MONOTONIE des rites sociaux dont ils ne mettent en doute le bien-fondé que dans les moments de crise, les personnages de Moore ignorent la solitude foncière dont leur destin est chargé, solitude qu'ils réussissent parfois à apprivoiser par l'oubli. Ils n'ont jamais la témérité de proclamer leur révolte car ils ressentent profondément le poids de leur médiocrité. Ne possédant que peu de ressources intérieures, ils savent qu'à l'extérieur de leur coquille protectrice ils se trouveraient dans une terrifiante et inexorable détresse. Où puiseraient-ils l'énergie de crier leur refus, de faire entendre leur protestation?

*Judith Hearne* est un récit direct et peu complexe. La médiocrité du personnage principal éclate telle une évidence. C'est l'exemple parfait de l'anti-héros dont

abonde le roman moderne. La vie morne, la désolation de Judith Hearne sont inscrites sur son visage. Elle a toujours vécu en serre chaude. Son existence est faite de l'alternance entre le malheur et la résignation. Son dénuement est total dès qu'elle perd graduellement toutes ses certitudes, dès qu'elle découvre l'illusion et la vanité de ses espoirs. La foi, l'illusoire amitié d'une famille qui lui entrouvre ses portes par simple charité, s'évanouissent et la laissent dans l'abandon. Il lui reste une passion secrète: la boisson. Comment éviter, cependant, l'humiliation de perdre contenance, de se départir de son masque de respectabilité et de dignité? Elle ressent la véritable irréalité de toutes ses assurances. Son petit monde s'écroule. Une rencontre la sort de son engourdissement, de sa résignation à cette vie de seconde zone. James Madden, cet Irlandais qui a vécu la réalité du rêve dans un New York impitoyable et qui est revenu à la ville de son enfance, est prodigue en détails sur ses succès et sur la grandeur de l'Amérique. Judith Hearne a pensé qu'il l'aimait tandis que lui ne pensait qu'à soutirer les économies de cette vieille fille desséchée. Elle s'accroche à cette promesse de bonheur, à l'espoir de se hisser au-dessus de son inexorable médiocrité et ne réalise que plus durement les dimensions de son isolement.

Le héros de *The Feast of Lupercal*, Devine, est moulé dans la même forme. Instituteur sans prestige, vieux garçon solitaire, il rejette momentanément la monotonie d'une vie sans goût et d'une existence au passé et à l'avenir indifférents quand l'amour passager de la nièce d'un de ses collègues suscite en lui le goût du bonheur. Pourtant, a-t-il le droit d'échapper à sa médiocrité, lui qui n'en a pas la force. L'amour de cette jeune fille protestante, dont le passé est le sujet de murmures et de chuchotements (n'avait-elle pas eu une aventure à Dublin avec un homme marié?) et de ce catholique ne tarde d'éclabousser la tranquillité de cette petite société. Devine était prêt à la braver. Son échec n'est pas dû à un manque de courage mais à sa sécheresse intérieure, au tarissement de ses sources vitales. Il a tout simplement perdu l'habitude de vivre. Le bonheur, l'amour l'écrasent car il a trop longtemps appris à bâtir sa demeure dans le vide et l'absence. Il était déjà vaincu. Il ne peut pas satisfaire l'amour de la jeune fille qui lui fait don de son corps. Cette crise, cette volonté soudaine de bifurquer, de cheminer dans une voie inconnue, de suivre le sillon de l'aventure, de faire face à son destin, d'opposer la témérité à son humiliante médiocrité, tout cela finit par le démasquer à lui-même, impitoyablement.

Aux âmes mal nées, il n'y a que la résignation pour partage. Il n'a même plus l'espoir d'un bonheur possible et son humiliation n'en est que plus lourde. Il ne suffit pas d'avoir la volonté et le courage de changer pour y arriver, il faut posséder

la force de le faire. Et puis, était-ce vraiment du courage cette impulsion aveugle de la passion?

Pour modifier son destin il faut être en possession de soi. C'est le sens de la tentative avortée de Ginger Coffey. En changeant d'espace, il essaie de prendre en main son destin. Il croit que les dés ne sont pas jetés une fois pour toutes et que les échecs qu'il a essuyés dans sa ville natale n'ont pas définitivement scellé son avenir. Sous de nouveaux horizons, il pourrait peut-être effacer un passé peu glorieux et par de convaincantes preuves de succès, faire taire le constant rappel de sa médiocrité passée et présente. Ceux qui rêvent d'une terre promise, d'une réalité glorieuse qui redresserait les torts du présent ne récoltent que les fruits de leurs illusions. Dans cette poursuite d'une dignité à laquelle leur faiblesse ne leur permet pas d'aspirer, ils perdent, chemin faisant, les dernières lueurs d'espoir qui leur restaient en même temps que le semblant de respectabilité qu'ils ont réussi à sauvegarder.

Il ne suffit pas de tourner le dos au passé pour devenir maître de l'avenir si on n'a pas la force de le conquérir. C'est au Canada que Ginger Coffey découvre que sa médiocrité est encore plus profonde qu'il ne pensait. Son immigration est une tentative qui lui coûte cher puisqu'elle se solde par la perte de l'amour de sa femme et par la désorientation de sa fille. Il apprend à son corps défendant la douloureuse leçon de la résignation.

Il n'y aura pas de victoire pour Ginger Coffey, ni grande ni petite. . . . La vie fut elle-même la victoire, n'est-ce pas? Continuer, poursuivre, fut la victoire.

P  
OUR GINGER COFFEY tout autant que pour Judith Hearne, la réussite, la conquête du destin doivent mener à une plus grande victoire: l'accession à la liberté. C'est un bien précieux chargé de tous les prestiges dont rêvent ceux qui veulent échapper à la geôle de leur médiocrité et qui sont prisonniers d'une société dont ils ne partagent pas les valeurs, société qui a atteint un tel niveau de petitesse et d'étroitesse qu'elle ne peut même pas offrir l'illusion de grandeur et de noblesse en récompense à ceux qui s'astreignent à suivre sa dure discipline et ses tristes rigueurs. Rien ne compense leur abandon de la liberté.

Aux médiocres, à ceux qui ne peuvent aspirer au dépassement, les murs qu'érigent une société fermée et sourcilieuse dans sa sévérité leur servent d'abri et de refuge. Au-delà du mur, de l'autre côté de la frontière, la promesse de liberté se mue en

une suite de déboires. Les fugitifs qui transgressent les lois rigides sont doublement démunis puisqu'ils perdent la chaleur du foyer sans pour cela jamais s'affranchir. N'existe-t-il donc aucune issue, aucun espoir, pour ceux qui ne sont pas nés pour la gloire et la grandeur? Peut-être. A condition qu'ils acceptent au départ d'y mettre le prix. Et d'abord il faut qu'ils acceptent lucidement l'hypothèse que la liberté ne soit qu'une équation de l'illusion. Les rêveurs qui se pressent de quitter leur île de sécurité et qui prennent la route du départ afin que l'"ailleurs" lointain prenne le visage vivant d'un monde nouveau ne tardent pas à découvrir que le Nouveau Continent est plus impitoyable que leur petit monde. La liberté qu'il fait miroiter n'est qu'une monstrueuse illusion. Le petit homme frustré, ne se contentant ni de l'exil ni du dépaysement, veut se perdre dans l'illusion, y faire corps pour la transformer en conquête. S'il est écrivain, la liberté ne lui semble pas hors d'atteinte. Par la médiation des mots, elle est à sa portée. Pour la mériter, il doit immoler en sacrifice les dons gratuits de la vie des communs: l'amour, l'amitié, les petites joies quotidiennes. Tout est subordonné à cette grande conquête. Et au bout du compte, il faut consentir au suprême sacrifice: l'abandon du contact et de l'accord avec le réel.

Voilà l'aventure de Brendan Tierney qui finit par ne plus éprouver de sentiments au premier degré. La littérature devient un gouffre et tout y passe. Tout se transforme en matière première pour cette œuvre hypothétique. Il ne peut même plus ressentir la douleur de la perte de sa mère et de l'infidélité de sa femme.

Le long itinéraire suivi par Moore aboutit à cette conclusion vieille comme le monde: le seul antidote à la médiocrité, le seul remède à l'exil et à la pression sociale, c'est l'art pourvoyeur de l'unique dépassement possible et qui compte. Mais c'est sur le ton de l'interrogation et de l'hypothèse que Moore énonce cette idée. Vaut-il la peine de sacrifier les joies et les bonheurs d'une vie identique à mille autres pour une liberté et une gloire incertaines?

Pris dans l'engrenage de leur faiblesse foncière et de la conscience qu'ils prennent de leur médiocrité, les personnages de Moore ne sont pas assez forts pour se révolter. Tout au plus leur est-il donné de se cabrer. Leur refus d'obéissance leur est presque imposé par des circonstances extérieures. Leur désir de libération est précipité par une crise: l'amour dans les deux premiers romans, l'exil dans *The Luck of Ginger Coffey*, l'exaltation littéraire dans *An Answer from Limbo*.

La crise se prépare de longue date avant d'éclater. Les héros de Moore s'examinent, s'analysent, se jaugent. Ils font le poids de leur réussite et de leur échec. Ils affectionnent les miroirs. L'image qui s'y reflète c'est le visage de l'autre, de l'étranger. Cette épreuve du regard n'est jamais concluante, elle est presque

toujours négative. Elle indique toutefois l'état second dans lequel évoluent ces personnages. Membres d'un groupe minoritaire, ils ont l'impression que les yeux du monde entier sont braqués sur eux et que chacun de leurs gestes fait l'objet de maintes délibérations. Une certaine formation janséniste accentue cette propension à l'examen de conscience. Mais il y a plus: Moore sait fort bien que sans cette disposition à contempler le reflet de leur image, ses personnages ne pourront jamais opposer de refus à leur destin. Prototypes de l'anti-héros, ils peuvent difficilement clamer leur révolte encore moins en assumer les conséquences.

Nous savons qu'ils vont ruer dans les brancards et qu'ils seront vaincus. Autrement, tout médiocres qu'ils soient ils auraient eu conscience du tragique et un net sentiment de l'absurdité de leur condition. Moore n'a pas la puissance de pousser aussi loin son investigation. Son œuvre se situe sur un autre plan: celui du drame. Pour éviter les ficelles et les conventions du genre et afin de ne pas succomber à un certain sentimentalisme du roman à quatre sous, pour éviter finalement l'apitoiement sur soi qui est la tentation constante de ses personnages, il introduit dans ses romans deux éléments qui font sa force, son originalité, qui fait qu'on reconnaît sa griffe: la compassion et le sens du ridicule qui confine au burlesque. C'est ainsi que la profonde compassion dans laquelle baigne le récit des malheurs de Judith Hearne a sauvé cette œuvre de l'écueil auquel se heurte ce genre: le misérabilisme.

C'est au burlesque que Moore fait appel dans son second roman. Dans le troisième il devient plus ambitieux. Il essaie d'arriver au mélange du burlesque et de la compassion. Si on ajoute l'aspect réaliste de ce roman puisque l'auteur décrit à travers les yeux d'un immigrant diverses facettes de Montréal, on découvre qu'on a affaire à un mélange de trois genres.

L'auteur pousse parfois trop loin le ridicule pour qu'une certaine affectation ne se glisse pas. Déjà, dans *The Feast of Lupercal*, on décelait certains signes de cette exploitation de l'effet. Le comique et le burlesque ne sont qu'une manière, fort efficace et quelque peu facile, d'exprimer le dédoublement du personnage. Le regard fixé sur le miroir n'est pas qu'une contemplation narcissique. C'est la conscience qui, par la connaissance, tente de saisir le visage. Acte de liberté et de raison et tentative de s'insurger contre les forces obscures d'une fatalité qui s'abat sur nous, nous créant des êtres ordinaires sans possibilité de dépassement grandiose. Le reflet du visage renvoyé par le miroir offre à l'homme du troupeau, l'illusion d'être en possession de soi. De plus, saisir la réalité du visage c'est accepter l'aventure humaine dans ses dimensions et ses limites réelles. Voilà une victoire qui est à la portée de celui qui accepte de jouer le jeu.

Ginger Coffey c'est la négation du tragique. Il s'agit là d'un parti-pris et non de la conséquence d'une faiblesse. Le héros est capable d'un regard tragique. L'anti-héros saisit la vie dans sa négativité apparente. Pour lui la réponse n'est pas dans un au-delà ou dans le dépassement mais dans la vie elle-même, dans son va-et-vient quotidien et monotone. La grandeur surgit du fond de la banalité apparente et à travers le parti-pris du refus du dépassement. On en arrive à en écarter le besoin. Au bout du compte, le médiocre se transforme en héros dans la mesure où l'on perçoit le grand drame non pas dans la transcendance du quotidien mais dans son approfondissement.

Ginger Coffey n'a rien d'unique et c'est justement cela qui devrait faire son originalité. En scrutant une vie ordinaire, un destin comme tant d'autres, le dessein de Moore était d'en faire ressortir la merveilleuse richesse et l'intangible singularité. Projet ambitieux et gigantesque intention.

Après tant d'autres, Moore a tenté d'écrire le grand roman de l'homme aliéné dans la masse urbaine. Sa réussite n'est pas complète. Cette tentative de transmettre une vision du monde est aussi l'ébauche d'un renouvellement du genre romanesque. Moore a-t-il réussi à transformer la défaite de Ginger Coffey en victoire? En apparence seulement, nous semble-t-il. En vérité, les dernières phrases du roman expriment davantage une sorte de résignation aux lois invincibles plutôt que la grandeur de la vie ordinaire. N'ayant pas l'ambition d'accomplir un destin unique, la singularisation du destin commun sert de consolation.

Une telle consolation ambiguë ne suffit pas à Brendan Tierney qui ne se contente pas de saisir son destin par le regard, à travers la conscience lucide mais fuyante. Il veut aller plus loin. Il essaie de prolonger quelques moments fugaces de lucidité, de scruter la signification de son destin. Son dédoublement est beaucoup plus tranché car il est intentionnel, voulu. Pour lui l'écriture est acte et contemplation. On a l'impression que les intentions de l'auteur se confondent avec celles de son personnage puisque ce dernier est également romancier. Moore pouvait difficilement ne pas s'apercevoir que le destin de Ginger Coffey ne devient singulier que dans la mesure qu'il devient exemplaire. Il y a là un choix, un examen de l'évolution d'une conscience. Le regard n'est plus uniquement celui de Ginger Coffey mais également celui du romancier. L'anti-héros, symbole de l'homme ordinaire, devient lui-même romancier. Pour saisir son destin, il le recrée. Il faut revivre le moment pour s'apercevoir qu'on le vit ou qu'on l'a vécu. Cependant l'acte créateur n'est convaincant que s'il aboutit à l'œuvre. Le créateur participe à l'œuvre dans la mesure où le héros et le romancier réussissent à dépasser la médiocrité de l'instant. Cette participation nous est déniée dans *An*



*Answer from Limbo*. On ne croit pas beaucoup dans le roman qu'élabore Brendan Tierney puisqu'il nous faut le subir comme projet. Ses sacrifices semblent vains car on n'en voit pas l'objet. Ce destin ne devient singulier que par l'acte créateur qui le transforme et le transmue, mais cet acte n'est présent qu'en état d'intention. Il se réduit dans le roman à une ambition et à un désir de réussite. Il n'est plus le moyen d'une possession de l'être. L'homme ordinaire se profile devant nous dans sa vulnérabilité. Et l'art est un suprême mensonge, l'illusion la plus vaine. Les sacrifices qu'on immole sur cet autel sont inutiles. On se déleste du réel quotidien en faveur d'une réalité supérieure mais insaisissable. Ainsi on perd et la réalité et ce qui la dépasse.

**D**E TOUS LES ROMANS de Moore, *An Answer from Limbo*, est sans doute le plus pessimiste. Aucune compassion ne peut apporter le baume consolateur à l'échec. Il est impossible de concilier la résignation et le refus, l'acceptation et la révolte.

*An Answer from Limbo* est une suite logique à *Ginger Coffey* même si elle en est la contre-partie. L'art ne peut être le prolongement du destin ordinaire du fait qu'il en est la négation. L'anti-héros ne peut scruter sa médiocrité et en faire une œuvre de création puisqu'il doit, au préalable, la surmonter. Sinon, il est l'homme de transition qui refuse d'assumer sa véritable condition, de voir sa situation en face. Il ne peut en faire le point de départ d'une conduite dynamique, d'un éternel recommencement et d'un renouvellement constant. Ayant voulu passer la main à son propre héros dans son dernier roman, Moore ne domine plus le monde dont il déclenche le mécanisme. Malheureusement, Brendan Tierney peut difficilement se substituer à son créateur car il faut accepter l'ambiguïté foncière et existentielle du monde et des êtres si on veut à la fois être le miroir et l'image que ce miroir reflète. Brendan Tierney ne l'accepte pas. D'autres désirs et d'autres desseins le sollicitent. Il veut vaincre, il veut laisser sa marque sur le monde, transmettre son expérience. Il convoite réussite et succès.

L'aspect le plus convaincant de l'œuvre de Moore n'est pas ce qui extérieurement semble en constituer l'essentiel. Cet écrivain qui a voulu dresser le bilan dramatique de l'homme ordinaire réussit davantage et surtout à comprendre et à exprimer le destin de l'homme partagé entre deux univers : entre une enfance protégée par des traditions vétustes et qui s'effritent et l'âge d'homme qui est

aussi l'âge de l'aventure et de la responsabilité; homme partagé entre cette responsabilité qui pèse trop lourd sur ses épaules et la nostalgie si légère et si passagère soit-elle d'un passé que sa conscience et sa volonté reculent et rejettent dans les heures de lucidité. Homme partagé aussi entre deux continents: l'Irlande et le Nouveau Monde. Au lieu de les confronter en une opposition stérile, Moore tente de définir le destin de l'homme qui se transforme dans cette terre d'attente à mesure qu'il accepte de toujours naviguer entre deux eaux, de reprendre un voyage jamais terminé, ballotté entre l'exil et le royaume; homme partagé entre la certitude de l'enracinement et l'aventure incertaine de la liberté.

Il n'est donc pas surprenant que son personnage le plus convaincant soit un immigrant. Mais dès que l'immigrant cède la place à l'exilé et à l'artiste, on se trouve sur un terrain glissant et moins sûr. Partir de la médiocrité quotidienne pour aborder la difficulté d'être, pour toucher du doigt la complexité de l'existence, ne s'est pas aventuré dans des sentiers aussi obscurs et il n'avait ni la puissance implique une vue cosmique du monde et des hommes. Gigantesque gageure. Moore créatrice ni l'angoisse pour le faire. Il aurait été dans ce cas l'un des écrivains les plus importants du siècle. Cependant, dans un registre moindre, sa réussite est grande et son œuvre garde toute sa signification.

